

Elisabeth Kaufmann-Büchel

Pensées en paroles sur ma peinture

Mes tableaux sont des pensées sans paroles, des surfaces sur un fond limité. Et c'est ce fond limité qui me fascine.. Lorsqu'il s'étale, vide, devant moi, il m'incite à écrire sans mots, à apposer mes signes.

La couleur et le pinceau que je tiens en main créent le lien entre moi et la surface. Les espaces produits sont la poursuite conséquente de mes idées et considérations sans paroles. Ils sont devenus autonomes. J'y suis confrontée. Cette confrontation éveille la connaissance des espaces créés. Les lignes, les traits et les couleurs sont visuellement saisissables. L'importance de la sensation est-elle

encore intacte ? Peut-elle consister dans la réalité visuelle ? Est-elle probante ? Cette confrontation à la réalité désagrége et détruit plus d'une ligne de fond. Elle modifie ou fait apparaître. La langue visuelle sur la surface apparaît. En même temps s'éveille la connaissance de la quotidienneté, de la fugacité. La recherche et la comparaison s'alternent. Les motifs et la motivation se morcellent. Il importe aussi de savoir comment "parlent" d'autres tableaux, ce qu'ils transmettent et comment ils le transmettent.

Robert Motherwell est le premier chez qui j'ai ressenti cette transmission sans paroles. Chez Helen Frankenthaler, ce sont les couleurs et les compositions qui m'émeuvent. Robert Mangold me touche par les tensions de ses compositions dans leur simplicité et Georgia O'Keeffe m'intéresse par son aveu : "J'ai dû me dire : je ne peux pas vivre où je veux. Je ne peux pas aller où je veux. Je ne peux pas faire ce que je veux. Je ne peux même pas dire ce que je veux. J'ai compris que je serais la plus stupide des imbéciles si je ne peignais pas au moins comme je le voulais et si je ne disais pas ce que je voulais en peignant, car cela me semblait être la seule chose que je puisse faire qui ne concerne personne d'autre que moi."

Cet aveu, cette conscience que je peins parce que je veux peindre m'a rendue libre d'effectuer des essais. J'ai commencé à réduire, à me limiter. J'ai réduit mon langage pictural, mon support de transmission à des formes simples : carré, cercle et rectangle, surface.

Le carré, une forme paisible. Egalité, totale équité dans la forme, facile à cerner. Pourtant, cette égalité et cette clarté se modifient immédiatement, lorsque le carré se trouve sur la surface limitée. Une tension se crée. Deux lignes qui se coupent produisent non seulement la poursuite de la forme, mais aussi une affirmation. Le langage, la transmission sans paroles et sans liaison avec un objet se développe.

Le cercle, rond, éternel et harmonieux. Le message peut se modifier à loisir.

De ces réductions naissent de nouveaux espaces. Ces espaces intermédiaires deviennent autonomes. Clarté et obscurité

s'alternent. Chaque coup de pinceau est important, il peut modifier. Une nouvelle thématique se dégage : les espaces intermédiaires.

L'image naît, elle se développe, elle vit comme un "langage sans paroles". Je peux m'exprimer sans parler. Le lien entre le mot non pensé et le mot pensé prend forme. Les yeux perçoivent cette existence et transmettent. Dans cette transmission sans paroles se dissimule une réalité, ma réalité.